

The Project Gutenberg EBook of Les Fleurs du Mal, by Charles Baudelaire

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Les Fleurs du Mal

Author: Charles Baudelaire

Release Date: July, 2004 [EBook #6099]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on November 5, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES FLEURS DU MAL *****

Produced by Tonya Allen, Julie Barkley, Juliet Sutherland,
Charles Franks and the Online Distributed Proofreading Team.

LES FLEURS DU MAL

par

CHARLES BAUDELAIRE

Prøface par Henry FRICHET

[Illustration]

PRÉFACE

Charles Baudelaire avait un ami, Auguste Poulet-Malassis, ancien Ølve de l'Øcole des Chartes, qui s'Øtait fait Øditeur par goût pour les raffinements typographiques et pour la littØrature qu'il jugeait en Ørudit et en artiste beaucoup plus qu'en commerçant; aussi bien ne fit-il jamais fortune, mais ses livres devenus assez rares sont depuis longtemps trÈs recherchØs des bibliophiles.

Les poØsies de Baudelaire dissØminØes un peu partout dans les petits journaux d'avant-garde comme le _Corsaire_ et jusque dans la grave _Revue des Deux-Mondes,_ n'avaient point encore, en 1857, ØtØ rØunies en volume. Poulet-Malassis, que le gØnie original de Baudelaire enthousiasmait, s'offrit de les publier sous le titre de _Fleurs du Mal,_ titre neuf, audacieux, longtemps recherchØ et trouvØ enfin non point par Baudelaire ni par l'Øditeur, mais par Hippolyte Babou.

Les _Fleurs du Mal_ se prØsentaient comme un bouquet poØtique composØ de fleurs rares et vØnØneuses d'un parfum encore ignorØ. Ce fut un succÈs--succÈs d'ailleurs prØparØ par la _Revue des Deux-Mondes_ qui, en accueillant un an auparavant quelques poØsies de Baudelaire, avait mis sa responsabilitØ à couvert par une note singulièrement prudente. De nos jours une pareille note ressemblerait fort à une rØclame d'ØguisØe:

« Ce qui nous paraît ici mØriter l'intØrØt, disait-elle, c'est l'expression vive, curieuse, mØme dans sa violence, de quelques dØfaillances, de quelques douleurs morales, que, sans les partager ni les discuter, on doit tenir à connaître comme un des signes de notre temps. Il nous semble, d'ailleurs, qu'il est des cas oØ la publicitØ n'est pas seulement un encouragement, oØ elle peut avoir l'influence d'un conseil utile et appeler le vrai talent à se dØgager, à se fortifier, en Ølargissant ses voies, en Øtendant son horizon. »

C'Øtait se mØprendre Øtrangement que de compter sur la publicitØ pour amener Baudelaire à rØsipiscence; le parquet impØrial ne prit pas tant de mØnagements. Le livre à peine paru, fut dØfØrØ aux tribunaux. Tandis que Baudelaire se hâta de recueillir en brochure les articles justificatifs d'Edmond Thierry, Barbey d'Aurevilly, Charles Asselineau, etc..., il sollicitait l'amitiØ de Sainte-Beuve et de Flaubert (tout

récemment poursuivi pour avoir écrit *Madame Bovary*), des moyens de défense dont les minutes ont été conservées et dont il transmettait la teneur à son avocat, Me Chaix d'Est-Ange. Sur le réquisitoire de M. Pinard (alors avocat général et plus tard ministre de l'Intérieur), le délit d'offense à la morale religieuse fut écarté, mais en raison de la prévention d'outrage à la morale publiques et aux bonnes mœurs, la Cour prononça la suppression de six pièces: *Lesbos*, *Femmes damnées*, *le Lethé*, *A celle qui est trop gaie*, *les Bijoux* et *les Métamorphoses du Vampire*, et la condamnation à une amende de l'auteur et de l'éditeur (21 août 1857).

Le dommage matériel ne fut pas considérable pour Malassis; l'édition était presque épuisée lors de la saisie.

Tout d'abord, Baudelaire voulut protester. On a retrouvé dans ses papiers le brouillon de divers projets de préfaces qu'il abandonna lors de la réimpression à la fois diminuée et augmentée des *Fleurs du Mal* en 1861. Cette mutilation de sa pensée par autorité de justice avait eu pour résultat de rendre les directeurs de journaux et de revues très méfiants à son égard, lorsqu'il leur présentait quelques pages de prose ou des poésies nouvelles; sa situation pécuniaire s'en ressentit. Il travaillait lentement, à ses heures, toujours préoccupé d'atteindre l'idéale perfection et ne traitant d'ailleurs que des sujets auxquels le grand public était alors (encore plus qu'aujourd'hui) complètement étranger.

Lorsque Baudelaire posa en 1862 sa candidature aux fauteuils académiques laissés vacants par la mort de Scribe et du Père Lacordaire, il était, dans sa pensée, de protester ainsi contre la condamnation des *Fleurs du Mal*. L'insuccès de Baudelaire à l'Académie n'était pas douteux. Ses amis, ses vrais amis, Alfred de Vigny et Sainte-Beuve, lui conseillèrent de se désister, ce qu'il fit d'ailleurs en des termes dont on apprécia la modestie et la convenance.

On a beaucoup parlé de la vie douloureuse de Baudelaire: manque d'argent, santé précaire, absence de tendresse féminine, car sa maîtresse Jeanne Duval, une jolie fille de couleur qu'il appelait son « vase de tristesse », n'était qu'une sottise dont le cœur et la pensée étaient loin de lui. Son seul esprit, son méchant esprit était de tourner en ridicule les manies de son ami. Cependant elle était charmante, nous dit Théodore de Banville, « elle portait bien sa brune tête ingénuë et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée et dont la démarche de reine pleine d'une grâce farouche, avait à la fois quelque chose de divin et de bestial ». Et Banville ajoute: « Baudelaire faisait parfois asseoir Jeanne devant lui dans un grand fauteuil; il la regardait avec amour et l'admirait longuement; il lui disait des vers dans une langue qu'elle ne savait pas. Certes, c'est là peut-être le meilleur moyen de causer avec une femme dont les paroles détonneraient, sans doute, dans l'ardente symphonie que chante sa beauté; mais il est naturel aussi que la femme n'en convienne pas et s'étonne d'être adorée au même titre qu'une belle chatte. »

Baudelaire n'aima qu'elle et il l'aima exclusivement pour sa beauté,

car depuis longtemps, peut-être depuis toujours, il avait senti qu'il était seul auprès d'elle, que les hommes sont irrévocablement seuls. Personne ne comprend personne. Nous n'avons d'autre demeure que nous-mêmes. Tout son dandysme fut fait de ce splendide isolement. Toutefois sa sensibilité était d'autant plus profonde qu'elle semblait moins apparente. Rien ne la révélait. Il avait l'air froid, quelque peu distant, mais il subjuguait. Ses yeux couleur de tabac d'Espagne, son épaisse chevelure sombre, son élégance, son intelligence, l'enchantement de sa voix chaude et bien timbrée, plus encore que son éloquence naturelle qui lui faisait développer des paradoxes avec une magnifique intelligence et on ne saurait dire quel magnétisme personnel qui se dégageait de toutes les impressions refoulées au-dedans de lui, le rendaient extrêmement séduisant. Hélas! toutes ces belles qualités ne le servirent point--du moins financièrement--il ignorait l'art de monnayer son génie. Ainsi, pratiquement du moins, comme tant d'autres, il se trouva desservi par sa fierté, sa délicatesse, par le meilleur de lui-même.

Baudelaire habitait dans l'île Saint-Louis, sur le quai d'Anjou, en ce vieil et triste hôtel Pimodan plein de souvenirs somptueux et nostalgiques. Il avait choisi là un appartement composé de plusieurs pièces très hautes de plafond et dont les fenêtres s'ouvraient sur le fleuve qui roule ses eaux glauques et indifférentes au milieu de la vie morbide et étouffante. Les pièces étaient tapissées d'un papier aux larges rayures rouges et noires, couleurs diaboliques, qui s'accordaient avec les draperies d'un lourd damas. Les meubles étaient antiques, voluptueux. De larges fauteuils, de paresseux divans invitaient à la rêverie. Aux murs des lithographies et des tableaux signés de son ami Delacroix, pures merveilles presque sans importance alors, mais que se disputeraient aujourd'hui à coups de millions les princes de la finance américaine.

Au temps de Baudelaire, c'est-à-dire vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'île Saint-Louis ressemblait par la paix silencieuse qui régnait à travers ses rues et ses quais à certaines villes de province où l'on va nu-tête chez le voisin, où l'on s'attarde à bavarder au seuil des maisons et à y prendre le frais par les beaux soirs d'été à l'heure où la nuit tombe. Artistes et écrivains allaient se dire bonjour sans quitter leur costume d'intérieur et flânaient en narguant sur le quai Bourbon et sur le quai d'Anjou, si parfaitement déserts que c'était une joie d'y regarder couler l'eau et d'y boire la lumière.

Un jour, Baudelaire, coiffé uniquement de sa noire chevelure, prenait un bain de soleil sur le quai d'Anjou, tout en croquant de délicieuses pommes de terre frites qu'il prenait une à une dans un cornet de papier, lorsque vinrent à passer en calèche découverte de très grandes dames amies de sa mère, l'ambassadrice, et qui s'amusaient beaucoup à voir ainsi le poète picorer une nourriture aussi démocratique. L'une d'elles, une duchesse, fit arrêter la voiture et appela Baudelaire.

--« C'est donc bien bon, demanda-t-elle ce que vous mangez là?

--Goûtez, madame, dit le poète en faisant les honneurs de son cornet de

pommes de terre frites avec une grâce suprême. »

Et il les amusa si bien par ce røgal inattendu et par sa conversation qu'elles seraient restøes là jusqu'à la fin du monde.

Quelques jours plus tard, la duchesse rencontrant Baudelaire dans le salon d'une vieille parente à elle, lui demanda si elle n'aurait pas l'occasion de manger encore des pommes de terre frites.

--« Non, madame, røpondit finement le poète, car elles sont, en effet, très bonnes, mais seulement la première fois qu'on en mange. »

Cette petite anecdote racontøe par les historiens du poète est devenue classique; mais nous n'avons pu røsisiter au plaisir de la røpøter ici.

Baudelaire, plus ou moins pauvre, car la fortune laissøe par son père avait øtø døvorøe rapidement, fut toujours plein de dølicatesse et douø de cet esprit de finesse fait de belle humeur et d'ironie souriante. Cependant ses embarras d'argent devenus chroniques, aussi bien que son øtat maladif, rendirent lamentables les dernières années du poète. Frappø de paralysie gønørale, ayant perdu la mømoire des mots, aprøs une longue agonie, il s'øteignit à quarante-six ans. Sa mère et son ami Charles Asselineau øtaient à son chevet. Ses oeuvres lui ont survøcu, mais la place d'honneur qu'il møritait par son gønønie parmi les romantiques ne lui fut vraiment accordøe qu'à l'aube de ce siècle. On l'avait tenu jusqu'alors pour un très habile ciseleur de phrases, le Benvenuto Cellini des vers, mais c'øtait presque un incompris, un nøvrosø.

Il commença, dit-on, par øtonner les sots, mais il devait øtonner bien davantage les gens d'esprit en laissant à la postøritø ce livre immortel: _les Fleurs du Mal._

Henry FRICHET.

AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le pøchø, la løusine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos pøchøes sont tøtus, nos repentirs sont lâches,
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaïment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismøgiste

Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche mortal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encore brodé de leurs plaisants desseins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui!--L'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
--Hypocrite lecteur,--mon semblable,--mon frère!

SPLEEN ET IDÉAL

BENEDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié:

« Ah! que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères,

Plutôt que de nourrir cette d'orision!
Maudite soit la nuit aux plaisirs ØphØmŁres
Oø mon ventre a conçu mon expiation!

« Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour Œtre le d'ogøst de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

« Je ferai rejaillir la haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes mØchancetØs,
Et je tordrai si bien cet arbre misØrable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestØs! »

Elle ravale ainsi l'Øcume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins Øternels,
Elle-mŒme prØpare au fond de la GØhenne
Les bØchers consacrØs aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant d'ØshØritØ s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix;
Et l'Esprit qui le suit dans son pŁlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillitØ,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur fØrocitØ.

Dans le pain et le vin destinØs à sa bouche
Ils mŒlent de la cendre avec d'impurs crachats;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques:
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le mØtier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer;

« Et je me soßlerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De gØnuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un coeur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins!

« Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frŒle et forte main;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son coeur se frayer un chemin.

« Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce coeur tout rouge de son sein,
Et, pour rassasier ma bœte favorite,
Je le lui jeterai par terre avec dœdain! »

Vers le Ciel, oø son oeil voit un trône splendide,
Le Poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes œclairs de son esprit lucide
Lui dœrobent l'aspect des peuples furieux:

« Soyez bœni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

« Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Lœgions,
Et que vous l'invitez à l'œternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

« Je sais que la douleur est la noblesse unique
Oø ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

« Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les mœtaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème œblouissant et clair;

« Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisœe au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs! »

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'œquipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils dœposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailœ, comme il est gauche et veule!

Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirmes qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de gèant l'empêchent de marcher.

ELEVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les ethers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâe volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
--Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris

Tout charg  de myst re, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix d'or seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver travers  brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christ, et se lever tout droits
Des fantômes puissants, qui dans les crépuscules
D chirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Col res de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beaut  des goujats,
Grand coeur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval o  bien des coeurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De foetus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les D mons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombrag  par un bois de sapin toujours vert,
O , sous un ciel chagrin, des fanfares  tranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces _Te Deum,_
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les coeurs mortels un divin opium.

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre  ternit !

O Muse de mon coeur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borðes,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirðes,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes ðpales marbrðes
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?
Sentant ta bourse àsec autant que ton palais,
Rðcolteras-tu l'or des voðtes azurðes?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de choeur, jouer de l'encensoir,
Chantes des _Te Deum_ auxquels tu ne crois guŁre,

Ou, saltimbanque àjeun, ðtaler les appas
Et ton rire trempð de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire ðpanouir la rate du vulgaire.

L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un tðnðbreux orage,
Traversð ç et làpar de brillants soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilàque j'ai touchð l'automne des idðes,
Et qu'il faut employer la pelle et les rðeaux
Pour rassembler àneuf les terres inondðes,
Oð l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rðEve
Trouveront dans ce sol lavð comme une grŁve
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

--O douleur! ôdouleur! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le coeur
Du sang que nous perdons croŁt et se fortifie!

LA VIE ANTERIEURE

J'ai longtemps habitð sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
MÉlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflØtØ par mes yeux.

C'est làque j'ai vØcu dans les voluptØs calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprØgnØs d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin Øtait d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

BOHEMIENS EN VOYAGE

La tribu prophØtique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appØtits
Le trØsor toujours prØt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son rØduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le dØsert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familial des tØnÈbres futures.

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chØriras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le dØroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous Êtes tous les deux tŃnŃbreux et discrets,
Homme, nul n'a sondŃ le fond de tes abîmes;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous Êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siŃcles innombrables
Que vous vous combattez sans pitiŃ ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs Ńternels, ô frŃres implacables!

DON JUAN AUX ENFERS

Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine,
Et lorsqu'il eut donnŃ son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'oeil fier comme AntisthŃne,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
DerriŃre lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui rŃclamait ses gages,
Tandis que don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frisonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
PrŃs de l'Ńpoux perfide et qui fut son amant
Semblait lui rŃclamer un suprŃme sourire
OŃ brillâ la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir;
Mais le calme hŃros, courbŃ sur sa rapiŃre,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux oŃ la ThŃologie
Fleurit avec le plus de sŃve et d'Ńnergie,
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands
--AprŃs avoir forcŃ les coeurs indiffŃrents,
Les avoir remuŃs dans leurs profondeurs noires;

Après avoir franchi vers les célestes gloires
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus,
--Comme un homme monté trop haut, pris de panique,
S'écria, transporté d'un orgueil satanique:
« Jésus, petit Jésus! je t'ai poussé bien haut!
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,
Et tu ne serais plus qu'un fœtus dorsoire! »

Immédiatement sa raison s'en alla.
L'éclat de ce soleil d'un crépuscule se voila;
Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence.
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile et laid comme une chose usée,
Il faisait des enfants la joie et la risée.

LA BEAUTE

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consommeront leurs jours en d'autres études;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles:
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!

L'IDEAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse, à Gavarni, poète des chloroses,
Soit troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,
Car je ne puis trouver parmi ces pâes roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,
Rêve d'Eschyle clos au climat des autans;

Ou bien toi, grand Nuit, fille de Michel-Ange,
Qui tors paisiblement dans une pose étrange
Tes appas façonnés aux bouches des Titans!

LE MASQUE

STATUE ALLÉGORIQUE DANS LE GOUT DE LA RENAISSANCE

A ERNEST CHRISTOPHE
STATUAIRE

Contemplons ce trésor de grâces florentines;
Dans l'ondulation de ce corps musculeux
L'Élégance et la Force abondent, soeurs divines.
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,
Divinement robuste, adorablement mince,
Est faite pour trôner sur des lits somptueux,
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

--Aussi, vois ce souris fin et voluptueux
Où la Fatuité promène son extase;
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur;
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur:
« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne! »
A cet Être doux de tant de majesté
Vois quel charme excitant la gentillesse donne!
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art! ô surprise fatale!
La femme au corps divin, promettant le bonheur,
Par le haut se termine en monstre bicéphale!

Mais non! Ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,
Ce visage éclairé d'une exquise grimace,

Et, regarde, voici, crispée atrocement,
La v ritable tête, et la sincère face
Renversée  l'abri de la face qui ment.
--Pauvre grande beaut ! le magnifique fleuve
De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux;
Ton mensonge m'enivre, et mon  me s'abreuve
Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux!

--Mais pourquoi pleure-t-elle? Elle, beaut  parfaite
Qui mettrait  ses pieds le genre humain vaincu,
Quel mal myst rieux ronge son flanc d'athlète?

--Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu!
Et parce qu'elle vit! Mais ce qu'elle d ploire
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
C'est que demain, h las! il faudra vivre encore!
Demain, après-demain et toujours!--comme nous!

HYMNE A LA BEAUTE

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beaut ? Ton regard, infernal et divin,
Verse confus ment le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.
Tu contiens dans ton oeil le couchant et l'aurore;

Tu r pands des parfums comme un soir orageux;
Tes baisers sont un filtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.
Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres?

Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien;
Tu s mes au hasard la joie et les d sastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts. Beaut , dont tu te moques;
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus ch res breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Cr pite, flambe et dit: B nissons ce flambeau!
L'amoureux pantelant inclin  sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beaut ! monstre  norme, effrayant, ingénu!
Si ton oeil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends,--fève aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine!--
L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir.

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque d'effort,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai làbas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!
Tu contiens, mer d'obscurité, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâs:

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de tentures tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours! ma main dans ta crinière lourde
S'effrayera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon, désir tu ne sois jamais sourde!
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

Je t'adore à l'Øgal de la voßte nocturne,
O vase de tristesse, ôgrande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieux
Qui s'Øparent mes bras des immensitØs bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme aprŁs un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chØris, ôbœte implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur par ø tu m'es plus belle!

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux, illuminØs ainsi que des boutiques
Ou des ifs flamboyants dans les fœtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir empruntØ,
Sans connaître jamais la loi de leur beautØ.

Machine aveugle et sourde en cruauté fØconde!
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâir tes appas?
La grandeur de ce mal ø tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'Øpouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachØs,
De toi se sert, ôfemme, ôreine des pØchØs,
--De toi, vil animal,--pour pØtrir un gØnie?

O fangeuse grandeur, sublime ignominie!

SED NON SATIATA

Bizarre d'ØitØ, brune comme les nuits,
Au parfum mØlangØ de musc et de havane,
OEuvre de quelque obi, le Faust de la savane,
SorciŁre au flanc d'ØbŁne, enfant des noirs minuits,

Je prØflŁre au constance, à l'opium, au nuits,
L'Ølixir de ta bouche ø l'amour se pavane;
Quand vers toi mes dØsirs partent en caravane,
Tes yeux sont la citerne ø boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,
O dØmon sans pitiØ, verse-moi moins de flamme;
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

HØlas! et je ne puis, MØgŁre libertine,
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine!

Avec ses vŒtements ondoyants et nacrØs,
MŒme quand elle marche, on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrØs
Au bout de leurs bâons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des dØserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs rØseaux de la houle des mers,
Elle se dØveloppe avec indiffØrence.

Ses yeux polis sont faits de minØraux charmants,
Et dans cette nature Øtrange et symbolique
OØ l'ange inviolØ se mŒle au sphinx antique,

OØ tout n'est qu'or, acier, lumiŁre et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majestØ de la femme stØrile.

LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chŁre indolente,
De ton corps si beau,
Comme une Øtoile vacillante,
Miroiter la peau!

Sur ta chevelure profonde
Aux œres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns.

Comme un navire qui s'Øveille
Au vent du matin,
Mon âme rŒveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, oØ rien ne se rØvŁle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids oØ se mŒle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâon;

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et son corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord, et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parseme
D'étoiles mon cœur!

UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âne,
Ce beau matin d'été si doux:
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir;
La puanteur était si forte que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,

Oø s'ølançait en pøtillant;
On eßt dit que le corps, enflø d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une øtrange musique
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaiaient et n'øtaient plus qu'un røEve,
Une øbauche lente àvenir
Sur la toile oubliøe, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Espionnant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

--Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!

DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié. Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur ø mon coeur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Oø nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre;
C'est un pays plus nu que la terre polaire;
Ni bœtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois!

Or il n'est d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'Øcheveau du temps lentement se dØvide!

LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau.
Dans mon cœuØr plaintif est entrØe;
Toi qui, forte comme un troupeau
De dØmons, vins, folle et parØe,

De mon esprit humiliØ
Faire ton lit et ton domaine.
--Infâme à qui je suis liØ
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur tØtu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
--Maudite, maudite sois-tu!

J'ai priØ le glaive rapide
De conquØrir ma libertØ,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâchetØ.

HØlas! le poison et le glaive
M'ont pris en dØdain et m'ont dit:
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit,

ImbØcile!--de son empire
Si nos efforts te dØlivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire! »

Une nuit que j'Øtais prØs d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre un cadavre Øtendu,
Je me pris à songer prØs de ce corps vendu
A la triste beautØ dont mon dØsir se prive.

Je me reprØsentai sa majestØ native,
Son regard de vigueur et de grâces armØ,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumØ,
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisØ ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses

D'rouler le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles,
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini,
--Car le tombeau toujours comprendra le poète--
Durant ces longues nuits d'où le somme est banni,

Te dira: « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts? »
--Et le ver rongera ta peau comme un remords.

LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux:

Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir

Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit; son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard.

Et, des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum
Nagent autour de son corps brun.

LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi, tous mes plaisirs, ôtoi, tous mes devoirs!
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses!

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses;
Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était bon!
Nous avons dit souvent d'impérissables choses
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!
Que l'espace est profond! que le cœur est puissant!
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison!
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles,
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lacés au fond des mers profondes!
--O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

LE POSSEDE

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O Lune de ma vie! emmitoufle-toi d'ombre;
Dors ou fume à ton gré; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;

Je t'aime ainsi! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre ØclipsØ qui sort de la pØnombre,
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton Øtui!

Allume ta prunelle à la flamme des lustres!
Allume le dØsir dans les regards des rustres!
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pØtulant;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie: _O mon cher BelzØbuth, je t'adore!_

UN FANTOME

I

LES TËNBRES

Dans les caveaux d'insondable tristesse
OØ le Destin m'a dØjàrelØguØ;
OØ jamais n'entre un rayon rosØ et gai;
OØ, seul avec la Nuit, maussade hØsse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hØlas! sur les tØnŁbres;
OØ, cuisinier aux appØtits funŁbres,
Je fais bouillir et je mange mon coeur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'Øtale
Un spectre fait de grÅce et de splendeur:
A sa rØveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse:
C'est Elle! sombre et pourtant lumineuse.

II

LE PARFUM

Lecteur, as-tu quelquefois respirØ
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une Øglise,
Ou d'un sachet le musc invØtØrØ?

Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré!
Ainsi l'amant sur un corps adoré
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
Se dégageait un parfum de fourrure.

III

LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
En l'isolant de l'immense nature.

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,
S'adaptèrent juste à sa rare beauté;
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer; elle noyait
Dans les baisers du satin et du linge

Son beau corps nu, plein de frissonnements,
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements,
Montrait la grâce enfantine du singe.

IV

LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres
De tout le feu qui pour nous flamboya.
De ces grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,
De ces transports plus vifs que des rayons.
Que reste-t-il? C'est affreux, ô mon âme!
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,
Et que le Temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mØmoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire!

Je te donne ces vers afin que, si mon nom
Aborde heureusement aux Øpoques lointaines
Et fait rØveiller un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisØ par un grand aquilon,

Ta mØmoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînnon
Reste comme pendue àmes rimes hautaines;

Etre maudit àqui de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel rien, hors moi, ne rØpond;
--O toi qui, comme une ombre àla trace ØphØmlre,

Foules d'un pied lØger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugØe amLre,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain!

SEMPER EADEM

« D'oø vous vient, disiez-vous, cette tristesse Øtrange,
Montant comme la mer sur le roc noir et nu? »
--Quand notre coeur a fait une fois sa vendange,
Vivre est un mal! C'est un secret de tous connu,

Une douleur trŁs simple et non mystØrieuse,
Et, comme votre joie, Øclatante pour tous.
Cessez donc de chercher, ôbelle curieuse!
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous!

Taisez-vous, ignorante! âme toujours ravie!
Bouche au rire enfantin! Plus encore que la Vie,
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon coeur s'enivrer d'un _mensonge,_
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps àl'ombre de vos cils!

TOUT ENTIERE

Le Dømon, dans ma chambre haute,
Ce matin est venu me voir,
Et, tâchant à me prendre en faute,
Me dit: « Je voudrais bien savoir,

Parmi toutes les belles choses
Dont est fait son enchantement,
Parmi les objets noirs ou roses
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux. »--O mon âme!
Tu røpondis à l'Abhorrø:
« Puisqu'en elle tout est dictame,
Rien ne peut Être prøførø.

Lorsque tout me ravit, j'ignore
Si quelque chose me søduit.
Elle Øblouit comme l'Aurore
Et console comme la Nuit;

Et l'harmonie est trop exquise,
Qui gouverne tout son beau corps,
Pour que l'impuissante analyse
En note les nombreux accords.

O møtamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un!
Son haleine fait la musique,
Comme sa voix fait le parfum! »

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon coeur, coeur autrefois fløtri,
A la trŁs belle, à la trŁs bonne, à la trŁs chŁre,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri?

--Nous mettrons noire orgueil à chanter ses louanges,
Rien ne vaut la douceur de son autoritø;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son oeil nous revÈt d'un habit de clartø.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude.
Que ce soit dans la rue et dans la multitude;
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit: « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau.
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,
A mon bras votre bras poli
S'appuya (sur le fond tønøbreux de mon âme
Ce souvenir n'est point pâi).

Il Øtait tard; ainsi qu'une mØdaille neuve
La pleine lune s'Øtalait,
Et la solennitØ de la nuit, comme un fleuve,
Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochŁres,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chŁres,
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimitØ libre
Eclosa à la pœe clartØ,
De vous, riche et sonore instrument ø ne vibre
Que la radieuse gaïtØ,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare
Dans le matin Øtincelant,
Une note plaintive, une note bizarre
S'Øchappa, tout en chancelant.

Comme une enfant chØtive, horrible, sombre, immonde
Dont sa famille rougirait,
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,
Dans un caveau mise au secret!

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde:
« Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'Øgoïsme humain;

Que c'est un dur mØtier que d'Øtre belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pœe
Dans un sourire machinal;

Que bâir sur les coeurs est une chose sottre,
Que tout craque, amour et beautØ,
Jusqu'à ce que l'Øubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'EternitØ! »

J'ai souvent ØvoquØ cette lune enchantØe,
Ce silence et cette langueur,
Et cette confidence horrible chuchotØe
Au confessionnal du coeur.

LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,
Frômissant doucement dans tes lourdes ténèbres,
Qui dégageant leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé; les yeux se ferment; le Vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,
Se meut dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire;
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépité, poudreux, sale, abject, visqueux, fœtid,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence!
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison préparé par les anges! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur!

LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge,
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimitØ,
Approfondit le temps, creuse la voluptØ,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacitéØ.

Tout cela ne vaut pas le poison qui dØcoule
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs ø mon âme tremble et se voit à l'envers...
Mes songes viennent en foule
Pour se dØsaltØrer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et, charriant le vertige,
La roule dØfaillante aux rives de la mort!

LE CHAT

I

Dans ma cervelle se promène
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant,
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus tønøbreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me røjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon coeur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde

Que ta voix, chat mystØrieux,

Chat sØraphique, chat Øtrange,
En qui tout est, comme un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux.

II

De sa fourrure blonde et brune
Sort un parfum si doux, qu'un soir
J'en fus embaumØ, pour l'avoir
CaressØe une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu;
Il juge, il prØside, il inspire
Toutes choses dans son empire;
Peut-Øtre est-il fØe, est-il dieu?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime
TirØs comme par un aimant,
Se retournent docilement,
Et que je regarde en moi-mØme,

Je vois avec Øtonnement
Le feu de ses prunelles pâes,
Clairs fanaux, vivantes opales,
Qui me contemplent fixement.

LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ômolle enchanteresse,
Les diverses beautØs qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beautØ
OØ l'enfance s'allie à la maturitØ.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
ChargØ de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes Øpales grasses,
Ta tØte se pavane avec d'Øtranges grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ômolle enchanteresse,
Les diverses beautØs qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beautØ
OØ l'enfance s'allie à la maturitØ.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme les boucliers accrochent des éclairs;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses!
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs!

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes sous les volants qu'elles chassent,
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent
Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras qui se joueraient des précoces hercules
Sont des boas luisants les solides émulles,
Faits pour serrer obstinément,
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranches grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

L'IRREPARABLE

I

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
Qui vit, s'agite et se tortille,
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
Comme du chène la chenille?
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane
Noierons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand comme la courtisane,
Patient comme la fourmi?
Dans quel philtre?--dans quel vin?--dans quelle tisane?

Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,
A cet esprit comblé d'angoisse

Et pareil au mourant qu'écraient les blessés,
Que le sabot du cheval froisse,
Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que le loup déjaille
Et que surveille le corbeau,
A ce soldat brisé, s'il faut qu'il désespère
D'avoir sa croix et son tombeau;
Ce pauvre agonisant que le loup déjaille!

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?
Peut-on déchirer des ténèbres
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,
Sans astres, sans éclairs funèbres?
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
Est souillée, est morte à jamais!
Sans lune et sans rayons trouver où l'on hberge
Les martyrs d'un chemin mauvais!
Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge!

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés!
Dis, connais-tu l'irrémissible?
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,
A qui notre cœur sert de cible?
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?

L'irréparable ronge avec sa dent maudite
Notre âne, piteux monument,
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,
Par la base le bâtiment.
L'irréparable ronge avec sa dent maudite!

II

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal
Qu'enflammait l'orchestre sonore,
Une fœ allumer dans un ciel infernal
Une miraculeuse aurore;
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un Être qui n'était que lumière, or et gaze,
Terrasser l'énorme Satan
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase
Est un théâtre où l'on attend
Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze!

CAUSERIE

Vous Êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

--Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâne;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon coeur; les bêtes l'ont mangé.

Mon coeur est un palais flétri par la cohue;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux.
--Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

O Beauté, dur fléau des âmes! tu le veux!
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêles!
Calcine ces lambeaux qu'ont éparpillés les bêtes!

CHANT D'AUTOMNE

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon Être: colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire.
Mon coeur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part...
Pour qui?--C'était hier l'été; voici l'automne!
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur! soyez mûre
Mère pour un ingrat, mère pour un méchant;
Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche! La tombe attend; elle est avide!
Ah! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Gêter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux!

CHANSON D'APRES-MIDI

Quoique tes sourcils méchants
Te donnent un air étrange
Qui n'est pas celui d'un ange,
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,
Ma terrible passion!
Avec la dévotion
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes,
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir;
Tu charmes comme le soir,
Nymphé ténébreuse et chaude.

Ah! les philtres les plus forts
Ne valent pas ta paresse,
Et tu connais la caresse
Qui fait revivre les morts!

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois pour apaiser
Ta rage mystérieuse,

Tu prodigues, s'Ørieuse,
La morsure et le baiser;

Tu me d'Øchires, ma brune,
Avec un rire moqueur,
Et puis tu mets sur mon coeur
Ton oeil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,
Moi, je mets ma grande joie,
Mon g'Ønie et mon destin,

Mon âme par toi gu'Ørie,
Par toi, lumi'ere et couleur!
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sib'Ørie!

SISINA

Imaginez Diane en galant Øquipage,
Parcourant les for'ets ou battant les halliers,
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,
Superbe et d'Øfiant les meilleurs cavaliers!

Avez-vous vu Th'Øroigne, amante du carnage,
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,
La joue et l'oeil en feu, jouant son personnage,
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers?

Telle la Sisina! Mais la douce guerri'ere
A l'âme charitable autant que meurtri'ere,
Son courage, affol'Ø de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,
Et son coeur, ravag'Ø par la flamme, a toujours,
Pour qui s'en montre digne, un r'Øservoir de larmes.

A UNE DAME CREOLE

Au pays parfum'Ø que le soleil caresse,
J'ai connu sous un dais d'arbres tout empourpr'Øs
Et de palmiers, d'o'Ø pleut sur les yeux la paresse,
Une dame cr'Øole aux charmes ignor'Øs.

Son teint est pâe et chaud; la brune enchanteresse
A dans le col des airs noblement maniØrØs;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurØs.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le coeur des poŁtes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

LE REVENANT

Comme les anges à l'oeil fauve,
Je reviendrai dans ton alcØve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit;

Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,
Tu trouveras ma place vide,
OØ jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux rØgner par l'effroi!

SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal:
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mØrite? »
--Sois charmante et tais-toi! Mon coeur, que tout irrite,
ExceptØ la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,
Ni sa noire lØgende avec la flamme Øcrite.
Je hais la passion et l'esprit me fait mal!

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guèrite,
Tombé, embusqué, bande son arc fatal.
Je connais les engins de son vieil arsenal:

Crime, horreur et folie!--O pauvre marguerite!
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite?

TRISTESSE DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse,
Avant de s'endormir, le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pauvre,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également dans leur meilleure saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Érèbe les a pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,

Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur;
On voit, à contempler ma mine
D'Abyssienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le râteau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme son cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.

LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer!
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste ether,
Je mets à la voile;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent.--D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir!

SEPULTURE D'UN POETE MAUDIT

Si par une nuit lourde et sombre
Un bon chrétien, par charité,
Derrière quelque vieux d'oscombres
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles
Ferment leurs yeux appesantis,
L'araignée y fera ses toiles,
Et la vipère ses petits;

Vous entendrez toute l'année
Sur votre tête condamnée
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,
Les débats des vieillards lubriques
Et les complots des noirs filous.

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux;
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

O vers! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux;
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encore quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts?

LA CLOCHE FELEE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,

D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fœlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

SPLEEN

Pluie, irrité contre la vie entière,
De son urne à grands flots vers un froid ténébreux
Aux pâes habitants du voisin cimetière
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière
Agite sans repos son corps maigre et galeux;
L'âne d'un vieux poète erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bêche enfumée
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de coeur et la dame de pique
Causent sinistrement de leurs amours d'efforts.
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.
--Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où comme des remords se traînent de longs vers
Qui s'acharment toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,

Où les pastels plaintifs et les pâes Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon d'œbouchœ.

Rien n'œgale en longueur les boiteuses journœes,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses annœes
L'ennui, fruit de la morne incuriositœ,
Prend les proportions de l'immortalitœ.
--Dœsormais tu n'es plus, ô matiœre vivante!
Qu'un granit entourœ d'une vague œpouvante,
Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux!
Un vieux sphinx ignorœ du monde insoucieux,
Oubliœ sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant trœs vieux,
Qui, de ses prœcepteurs mœprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bœtes.
Rien ne peut l'œgayer, ni gibier, ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon,
Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrait plus le front de ce cruel malade;
Son lit fleurdelisœ se transforme en tombeau,
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
De son œtre extirper l'œlœment corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a su rœchauffer ce cadavre hœbœtœ
Oœ coule au lieu de sang l'eau verte du Lœthœ.

Quand le ciel bas et lourd pœse comme un couvercle
Sur l'esprit gœmissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changœe en un cachot humide,
Oœ l'Espœrance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tœte à des plafonds pourris;

Quand la pluie œtalant ses immenses traînœes
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infânes araignœes
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à œgeindre opiniârement.

--Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
D'Øfilent lentement dans mon  ne; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne inclinØ plante son drapeau noir.

LE GOUT DU NEANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'Espoir, dont l'Øperon attisait ton ardeur,
Ne veut plus t'enfourcher! Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

RØsigne-toi, mon coeur; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu! Pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute;
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte!
Plaisirs, ne tentez plus un coeur sombre et boudeur!

Le Printemps adorable a perdu son odeur!

Et le Temps m'engloutit minute par minute,
Comme la neige immense un corps pris de roideur;
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute!
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur,

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute?

ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t'Øclaire avec son ardeur
L'autre en toi met son deuil. Nature!
Ce qui dit à l'un: SØpulture!
Dit à l'autre: Vie et splendeur!

Hermès inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'Øgal de Midas,
Le plus triste des alchimistes;

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer;
Dans le suaire des nuages

Je dØcouvre un cadavre cher.

Et sur les cœlestes rivages
Je bâis de grands sarcophages.

LA PRIERE D'UN PAËN

Ah! ne ralentis pas tes flammes;
Rœchauffe mon coeur engourdi,
Voluptœ, torture des âmes!
Diva! supplicem exaudi!

Dœesse dans l'air rœpandue,
Flamme dans notre souterrain!
Exauce une âme morfondue,
Qui te consacre un chant d'airain.

Voluptœ, sois toujours ma reine!
Prends le masque d'une sirœne
Faîte de chair et de velours.

Ou verse-moi tes sommeils lourds
Dans le vin informe et mystique,
Voluptœ, fantôme œlastique!

LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jœsus, courtisan de Cythœre,
Mendiant tœnœbreux ou Crœsus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sœdentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystœre,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel! ce mur de caveau qui l'œtouffe,
Plafond illuminœ pour un opœra bouffe
Oœ chaque histrion foule un sol ensanglantœ,

Terreur du libertin, espoir du fol ermite;
Le Ciel! couvercle noir de la grande marmite
Oœ bout l'imperceptible et vaste Humanitœ.

L'IMPREVU

Harpagon, qui veillait son père agonisant,
Se dit, rêveur, devant ces livres déjà blanches;
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,
Ce me semble, de vieilles planches? »

Columène roucoule et dit: « Mon cœur est bon,
Et naturellement, Dieu m'a faite très belle. »
--Son cœur! cœur racorni, fumé comme un jambon,
Recuit à la flamme éternelle!

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres:
« Où donc l'aperçois-tu, ce créateur du Beau,
Ce Redresseur que tu célèbres? »

Mieux que tous, je connais certains voluptueux
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,
Rôpôtant, l'impuissant et le fat: « Oui, je veux
Être vertueux, dans une heure! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse: « Il est midi,
Le damné! J'avertis en vain la chair infecte.
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur
Qu'habite et que ronge un insecte! »

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient nié,
Et qui leur dit, railleur et fier: « Dans mon ciboire,
Vous avez, que je crois, assez communié,
A la joyeuse Messe noire? »

Chacun de vous m'a fait un temple dans son cœur;
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde!
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,
Enorme et laid comme le monde!

Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix.
D'aller au Ciel et d'être riche?

Il faut que le gibier paye le vieux chasseur
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,
Compagnons de ma triste joie,

A travers l'épaisseur de la terre et du roc,
A travers les amas confus de votre cendre,
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,
Et qui n'est pas de pierre tendre;

Car il fait avec l'universel Pøchø,
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire!
--Cependant, tout en haut de l'univers juchø,
Un Ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit: « Que bøni soit ton fouet,
Seigneur! que la douleur, ôPêre, soit bønie!
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si dølicieux,
Dans ces soirs solennels de cølestes vendanges,
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux
Dont elle chante les louanges.

L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule, sonnante minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fimes du jour qui s'enfuit:
--Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgrø tout ce que nous savons,
Menø le train d'un hørøtique.

Nous avons blasphømø Jøsus,
Des Dieux le plus incontestable!
Comme un parasite à la table
De quelque monstrueux Crøsus,
Nous avons, pour plaire à la brute,
Digne vassale des Dømons,
Insultø ce que nous aimons
Et flattø ce qui nous rebute;

Contristø, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on møprise;
Saluø l'ønorme Bøtise,
La Bøtise au front de taureau;
Baisø la stupide Matiêre
Avec grande døvotion,
Et de la putrøfaction
Bøni la blafarde lumiêre.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le dølire,
Nous, prøtre orgueilleux de la Lyre,
Dont la gloire est de døployer

L'ivresse des choses funèbres,
Bu sans soif et mangé sans faim!...
--Vite soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres!

MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage?
Sois belle! et sois triste! Les pleurs
Ajoutent un charme au visage,
Comme le fleuve au paysage;
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie
S'enfuit de ton front terrassé;
Quand ton cœur dans l'horreur se noie;
Quand sur ton présent se déploie
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand oeil verse
Une eau chaude comme le sang;
Quand, malgré ma main qui te berce,
Ton angoisse, trop lourde, perce
Comme un râle d'agonisant.
J'aspire, volupté divine!

Hymne profond, délicieux!
Tous les sanglots de ta poitrine,
Et crois que ton cœur s'illumine
Des perles que versent tes yeux!

Je sais que ton cœur, qui regorge
De vieux amours déracinés,
Flamboie encor comme une forge,
Et que tu couves sous ta gorge
Un peu de l'orgueil des damnés;

Mais tant, ma chère, que tes rêves
N'auront pas reflété l'Enfer,
Et qu'en un cauchemar sans rêves,
Songeant de poisons et de glaives,
Eprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,
Déchiffrant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte,
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible Dégout,

Tu ne pourras, esclave reine
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,
Dans l'horreur de la nuit malsaine
Me dire, l'âme de cris pleine:
« Je suis ton Øgale, ômon Roi! »

L'AVERTISSEUR

Tout homme digne de ce nom
A dans le coeur un Serpent jaune,
InstallØ comme sur un trône,
Qui, s'il dit: « Je veux! » rØpond: « Non! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes
Des Satyresses ou des Nixes,
La Dent dit: « Pense àton devoir! »

Fais des enfants, plante des arbres ». .
Polis des vers, sculpte des marbres,
La Dent dit: « Vivras-tu ce soir? »

Quoi qu'il Øbauche ou qu'il espŁre,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable VipŁre.

A UNE MALABARAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large àfaire envie àla plus belle blanche;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair
Aux pays chauds et bleus ø ton Dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pouvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôteurs,
Et, dŁs que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, ø tu veux, tu mŁnes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;
Et quand descend le soir au manteau d'Øcarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Ø tes rØves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,

Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleureras tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'oeil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes d'opars!

LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,
Babel sombre, où roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,
Disait: « La Terre est un gâteau plein de douceur;
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme!)
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »
Et l'autre: « Viens, oh! viens voyager dans les rêves
Au delà du possible, au delà du connu! »
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.
Je te répondis: « Oui! douce voix! » C'est d'alors
Que date ce qu'on peut, hélas! nommer ma plaie
Et ma fatalité. Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,
Je vois distinctement des mondes singuliers,
Et, de ma clairvoyance extatique victime,
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,
J'aime si tendrement le désert et la mer;
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,
Et trouve un goût suave au vin le plus amer;
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.
Mais la Voix me console et dit: « Garde des songes;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous! ».

HYMNE

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie,
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité!

A l'ange, à l'idole immortelle,
A la très bonne, à la très belle
Qui fait ma joie et ma santé,
Salut en immortalité!

LE REBELLE

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mochant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant: « Ta connaîtras la règle!
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu?) Je le veux!

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le mochant, le tortu, l'huboté,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'Amour! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase;
C'est la Volupté vraie aux durables appas! »

Et l'Ange, châtiant autant, ma foi! qu'il aime,
De ses poings de gôant torture l'anathème;
Mais le damné répond toujours; « Je ne veux pas! »

LE JET D'EAU

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante!
Reste longtemps sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase
Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe d'opoponax
En mille fleurs,
Où Phœbé rajeune
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Ainsi ton âne qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élançait, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis, elle s'écroule, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe d'opoponax
En mille fleurs,
Où Phœbé rajeune
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

O toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins!
Lune, eau sonore, nuit bénoise,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

La gerbe d'opoponax
En mille fleurs,
Où Phœbé rajeune
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion nous lançant son bonjour!
--Bienheureux celui-là qui peut avec amour
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rève!

Je me souviens!... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
Se pâmer sous son oeil comme un cœur qui palpite,..
--Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon!

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.
--Hélas! tout est abîme,--action, désir, rêve,
Parole! et sur mon poil qui tout droit se relève
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans rêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
--Ah! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres!

LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus;

Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir Øtreint des nuØes.

C'est grŁce aux astres non pareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient,
Que mes yeux consumØs ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace,
Trouver la fin et le milieu;
Sous je ne sais quel oeil de feu
Je sens mon aile qui se casse;

Et brŒlØ par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abŒme
Qui me servira de tombeau.

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille,
Tu rØclamaŒs le Soir; il descend; le voici:
Une atmosphŁre obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fØte servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les dØfuntes AnnØes,
Sur les balcons du ciel, en robes surannØes;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traŒnant à l'Orient,
Entends, ma chŁre, entends la douce Nuit qui marche.

L'HEAUTONTIMOROUMENOS

A. J. G. F.

Je te frapperai sans colŁre
Et sans haine,--comme un boucher!
Comme MoŒse le rocher,

--Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance,
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils soûleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge!

Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord?

Elle est dans ma voix, la criarde!
C'est tout mon sang, ce poison noir!
Je suis le sinistre miroir
Où la mortelle se regarde.

Je suis la plaie et le couteau!
Je suis le soufflet et la joue!
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau!

Je suis de mon cœur le vampire,
--Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire!

L'IRREMEDIABLE

I

Une Idée, une Forme, un Etre
Parti de l'azur et tombé
Dans un Styx bourbeux et plombé
Où nul oeil du Ciel ne pénètre;

Un Ange, imprudent voyageur
Qu'a tenté l'amour du difforme,
Au fond d'un cauchemar énorme
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres!
Contre un gigantesque remous
Qui va chantant comme les fous

Et pirouettant dans les tønŁbres;

Un malheureux ensorcelØ
Dans ses tåonnements futiles,
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,
Cherchant la lumiŁre et la clØ;

Un damnØ descendant sans lampe,
Au bord d'un gouffre dont l'odeur
Trahit l'humide profondeur,
D'Øternels escaliers sans rampe,

OØ veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux;

Un navire pris dans le pØe,
Comme en un piŁge de cristal,
Cherchant par quel dØtroit fatal
Il est tombØ dans cette geØe;

--EmblŁmes nets, tableau parfait
D'une fortune irrØmØdiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien tout ce qu'il fait!

II

TØte-à-tØte sombre et limpide
Qu'un coeur devenu son miroir
Puits de VØritØ, clair et noir,
OØ tremble une Øtoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des gråces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
--La conscience dans le Mal!

L'HORLOGE

Horloge dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit: _Souviens-toi!_
Les bivrantes Douleurs dans ton coeur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vapoureux fuira vers l'horizon

Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;
Chaque instant te d'vore un morceau du d'lice
A chaque homme accordØ pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote: _Souviens-toi!_--Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit: Je sais Autrefois,
Et j'ai pompØ ta vie avec ma trompe immonde!

Remember! Souviens-toi! prodigue! _Esto memor!_
(Mon gosier de mØtal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi.
Le jour d'croît; la nuit augmente, _souviens-toi!_
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

TantØ sonnera l'heure Ø le divin Hasard,
Ø l'auguste Vertu, ton Øpouse encor vierge,
Ø le Repentir m'Eme (oh! la derniÈre auberge!),
Ø tout te dira: Meurs, vieux lâche! il est trop tard! »

TABLEAUX PARISIENS

LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg, Ø pendant aux mesures
Les persiennes, abri des secrètes luxures,
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublØs
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blØs.
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime.
TrØbuchant sur les mots comme sur les pavØs,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps r'EvØs.

Ce pÈre nourricier, ennemi des chloroses,
Eveille dans les champs les vers comme les roses;
Il fait s'Øvaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de bØquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de m'rir
Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir!
Quand, ainsi qu'un poÈte, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

LA LUNE OFFENSEE

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus où, radieux s'orail,
Les astres vont te suivre en pimpant attirail,
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats prospères,
De leur bouche en dormant montrer le frais Ømail?
Le poète buter du front sur son travail?
Où sous les gazons secs s'accoupler les vipères?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,
Baiser d'Endymion les grâces surannées?

« --Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années,
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri! »

A UNE MENDIANTE ROUSSE

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont ta robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif
Plein de taches de rousseur
A sa douceur.

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons;

Et place de bas troués,
Que pour les yeux des roués

Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor;

Que des noeuds mal attachés
D'voient pour nos pōchōs
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux;

Que pour te d'habiller
Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins
Les doigts lutins;

--Perles de la plus belle eau,
Sonnets de maître Belleau
Par tes galants mis aux fers
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs
Te d'odiant leurs primeurs
Et contemplant ton soulier
Sous l'escalier,

Maint page d'pris du hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard
Epieraient pour le d'duit
Ton frais r'duit!

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lys
Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois!

--Cependant tu vas gueusant
Quelque vieux d'bris gisant
Au seuil de quelque V'four
De carrefour;

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh! pardon!
Te faire don;

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
O ma beauté!

A VICTOR HUGO

I

Andromaque, je pense à vous!--Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
--Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdissés par l'eau des flasques
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'élevait jadis une ménagerie;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'élevait égaré de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son grand plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bécote ouvrant le bec,

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal:
« Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu,
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal, foudre?

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

II

Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand Øpoux tombØe,
Vil bØtail, sous la main du superbe Pyrrhus,
AuprŁs d'un tombeau vide en extase courbØe;
Veuve d'Hector, hØlas! et femme d'HØIØnus!

Je pense à la nØgresse, amaigrie et phtisique,
PiØtinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
DerriŁre la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tettent la Douleur comme une bonne louve!
Aux maigres orphelins sØchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forØt ø mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!
Je pense aux matelots oubliØs dans une île,
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

LES SEPT VIEILLARDS

A VICTOR HUGO

Fourmillante citØ, citØ pleine de rØves,
Ø le spectre en plein jour raccroche le passant!
Les mystŁres partout coulent comme des sŁves
Dans les canaux Øtroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,
Simulaient les deux quais d'une riviŁre accrue,
Et que, d'Øcor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un hØros
Et discutant avec mon âme d'Øjàlasse,
Le faubourg secouØ par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumØnes,
Sans la mØchancetØ qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eØt dit sa prunelle trempØe
Dans le fiel; son regard aiguissait les frimas,
Et sa barbe à longs poils, roide comme une ØpØe,
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'ôtait pas voßtø, mais cassø, son øchine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâon, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadruplde infirme ou d'un juif à trois pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empœtrant,
Comme s'il øcrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifførent.

Son pareil le suivait: barbe, oeil, dos, bâon, loques,
Nul trait ne distinguait, du mœme enfer venu,
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques
Marchaient du mœme pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme øtais-je donc en butte,
Ou quel møchant hasard ainsi m'humiliait?
Car je comptai sept fois, de minute en minute,
Ce sinistre vieillard qui se multipliait!

Que celui-là qui rit de mon inquiøtude,
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel
Songe bien que malgré tant de døcrøpitude
Ces sept monstres hideux avaient l'air øternel!

Aurais-je, sans mourir, contemplø le huitiøme,
Sosie inexorable, ironique et fatal,
Døgoßtant Phønix, fils et pøre de lui-mœme?
--Mais je tournai le dos au cortøge infernal.

Exaspørø comme un ivrogne qui voit double,
Je rentraï, je fermai ma porte, øpouvantø,
Malade et morfondu, l'esprit fiøvreux et trouble,
Blessø par le mystøre et par l'absurditø!

Vainement ma raison voulait prendre la barre;
La tempœte en jouant døroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâs, sur une mer monstrueuse et sans bords!

LES PETITES VIEILLES

A VICTOR HUGO

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Øø tout, mœme l'horreur, tourne aux enchantements,

Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des Êtres singuliers, d'écrochets et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Eponine ou Laïs!--Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des ânes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rubus;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
On se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

--Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet Être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discordants,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

--Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaitait!

II

De l'ancien Frascati Vestale l'âme;
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom; c'est le breuvage
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! mais parmi ces Êtres frêles

Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Døvouement qui leur prÆtait ses ailes:
« Hippogriffe puissant, mÆne-moi jusqu'au ciel! »

L'une, par sa patrie au malheur exercØe,
L'autre, que son Øpoux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercØe,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

III

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'Øcart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs dor où l'on se sent revivre,
Versent quelque hØroïsme au coeur des citadins.

Celle-là droite encor, fiLre et sentant la rÆgle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier;
Son oeil parfois s'ouvrait comme l'oeil d'un vieil aigle;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes citØs,
MÆres au coeur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous Øtaient citØs.

Vous qui fÆtes la grÆce ou qui fÆtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour d'Ørisoire;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinØes,
Peureuses, le dos bas, vous cÆtoyer les murs,
Et nul ne vous salue, Øtranges destinØes!
D'Øbris d'humanitØ pour l'ØternitØ mÆrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'oeil inquiet, fixØ sur vos pas incertains,
Tout comme si j'Øtais votre pÆre, ômerveille!
Je goÛte à votre insu des plaisirs clandestins:

Je vois s'Øpanouir vos passions novices;

Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices!
Mon âme respandit de toutes vos vertus!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!
Je vous fais chaque soir un solennel adieu!
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit!--Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! _jamais_ peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

LE CREPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel;
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: Aujourd'hui
Nous avons travaillé!--C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'efforcent lourdement, comme des gens d'affaire,

Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;

Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend ça et là les cuisines siffler,
Les thâres glapir, les orchestres ronfler;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et voler leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs.--Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vu!

LE JEU

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâes, le sourcil peint, l'oeil câin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant;

Sous de sales plafonds un rang de pâes lustres
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs:

--Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
Je vis se dérouler sous mon oeil clairvoyant,

Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaîté,
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté!

Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant,
Et qui, soûlé de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant!

DANSE MACABRE

A ERNEST CHRISTOPHE

Fille, autant qu'un vivant, de sa noble stature,
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,
Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince?
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,
Défend pudiquement des lazzi ridicules
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.
--O charme d'un néant follement attiré!

Aucuns t'appelleront une caricature,
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,
L'élégance sans nom de l'humaine armature.
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher!

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,
La fête de la Vie? ou quelque vieux désir,
Éperonnant encor ta vivante carcasse,
Te pousse-t-il, crétule, au sabbat du Plaisir?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,

Et viens-tu demander au torrent des orgies
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur?

Inépuisables puits de sottise et de fautes!
De l'antique douleur éternel alambic!
A travers le treillis recourbé de tes cœurs
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts:
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,
Exalte le vertige, et les danseurs prudents
Ne contempleront pas sans d'autres nausées
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette?
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués:
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,
Vous sentez tous la mort! O squelettes musqués,

Antinois flétris, dandys à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus!

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
Sinistrement bête ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous ton soleil, la Mort t'admire
En tes contorsions, risible Humanité,
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
Mêle son ironie à ton insensibilité! »

L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond,
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis: Qu'elle est belle! et bizarrement fraîche!
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son coeur, meurtri comme une pêche,
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines?
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secrets précieux;
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux!

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour rajeunir un coeur qui fuit la vérité?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?
Masque ou décor, salut! J'adore ta beauté.

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille,
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus;
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand oeil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs,
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,
De dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,
Tandis que, dévorés de noires songeries,
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bêche siffle et chante, si le soir,

Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son oeil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

BRUMES ET PLUIES

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tigre renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,
Et sur qui d'els longtemps descendent les frimas,
O blafardes saisons, reines de nos climats!

Que l'aspect permanent de vos pâes ténébreuses,
--Si ce n'est par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

LE VIN

L'ÂME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles:
« Homme, vers toi je pousse, ôcher d'eshérith,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité!

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe

Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content:

J'allumerai les yeux de ta femme ravie;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frère athlète de la vie
L'huile qui raffermi les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, vœgœtale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'œternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur! »

LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un rœverbœre
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre.
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prœte des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les mœchants, relœve les victimes,
Et sous le firmament comme un dais suspendu
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de mœnage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Ereintés et pliant sous un tas de dœbris,
Vomissement confus de l'œnorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux!
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie!
Et dans l'œtourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour!

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil!

LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre!
Je puis donc boire tout mon soûl.
Lorsque je rentrais sans un sou,
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux;
L'air est pur, le ciel admirable...
--Nous avons un été semblable
Lorsque je devins amoureux!

--L'horrible soif qui me déchire
Aurait besoin pour s'assouvir
D'autant de vin qu'en peut tenir
Son tombeau;--ce n'est pas peu dire

Je l'ai jetée au fond d'un puits,
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
--Je l'oublierai si je le puis!

Au nom des serments de tendresse,
Dont rien ne peut nous délier,
Et pour nous réconcilier
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,
Le soir, sur une route obscure,
Elle y vint! folle créature!
--Nous sommes tous plus ou moins fous!

Elle était encore jolie,
Quoique bien fatiguée! et moi,
Je l'aimai trop;--voilà pourquoi
Je lui dis: sors de cette vie!

Nul ne peut me comprendre. Un seul
Parmi ces ivrognes stupides

Songea-t-il dans ses nuits morbides
A faire du vin un linceul?

Cette crapule invulnØrable
Comme les machines de fer,
Jamais, ni l'ØtØ ni l'hiver,
N'a connu l'amour vØritable,

Avec ses noirs enchantements,
Son cortØge infernal d'alarmes,
Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaØne et d'ossements!

--Me voilà libre et solitaire!
Je serai ce soir ivre-mort;
Alors, sans peur et sans remord,
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien.
Le chariot aux lourdes roues
ChargØ de pierres et de boues,
Le wagon enrayØ peut bien

Ecraser ma tØte coupable,
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte Table!

LE VIN DU SOLITAIRE

Le regard singulier d'une femme galante
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,
Quand elle y veut baigner sa beautØ nonchalante,

Le dernier sac d'Øcus dans les doigts d'un joueur,
Un baiser libertin de la maigre Adeline,
Les sons d'une musique Ønervante et câine,
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,
Les baumes pØnØtrants que ta panse fØconde
Garde au coeur altØrØ du poØte pieux;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,
--Et l'orgueil, ce trØsor de toute gueuserie,
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux.

LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide!
Sans mors, sans Øperons, sans bride,
Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel fØerique et divin!

Comme deux anges que torture
Une implacable calenture,
Dans le bleu cristal du matin
Suivons le mirage lointain!

Mollement balancØs sur l'aile
Du tourbillon intelligent,
Dans un dØlire parallØle,

Ma soeur, cØte à cØte nageant,
Nous fuirons sans repos ni trØEves
Vers le paradis de mes rØEves!

UNE MARTYRE

DESSIN D'UN MAITRE INCONNU

Au milieu des flacons, des Øtoffes lamØes
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumØes
Qui trament à plis somptueux,

Dans une chambre tiØde ø, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Ø des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre,
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tØte Øpanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller d'ØsaltØrØ
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'aviditØ d'un prØ.

Semblable aux visions pâes qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tØte, avec l'amas de sa criniØre sombre
Et de ses bijoux prØcieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose, et, vide de pensers,

Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révulsés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupule étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe
Comme un souvenir est resté;
La jarretière, ainsi qu'un oeil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux.
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encore!--Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir?

Réponds, cadavre impur! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, as-tu sur tes dents froides,
Collé les suprêmes adieux?

--Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort.

FEMMES DAMNEES

Comme un bœtail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers:

Les unes, cœurs ôpris des longues confidences,
Dans le fond des bosquets où jacent les ruisseaux,
Vont ôpelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux;

D'autres, comme des soeurs, marchent lentes et graves
A travers les rochers pleins d'apparitions,
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves
Les seins nus et pourprés de ses tentations;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens
T'appellent au secours de leurs furies hurlantes,
O Bacchus, endormeur des remords anciens!

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,
Qui, recelant un fouet sous leurs longs vêtements,
Mûlent dans le bois sombre et les nuits solitaires
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres soeurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins!

LES DEUX BONNES SOEURS

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Prodigues de baisers et riches de santé,
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles.
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmilles
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes soeurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes?
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,
Sur ses myrtes infects entre tes noirs cyprès?

ALLEGORIE

C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,
Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon;
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,
Et, quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né,--sans haine et sans remord.

UN VOYAGE A CYTHERE

Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux
Et planait librement à l'entour des cordages;
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,
Comme un ange enivré du soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire?--C'est Cythère,
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,

Eldorado banal de tous les vieux garçons.
Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

--Il des doux secrets et des fœtes du coeur!
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs ôcloses,
Vénérables à jamais par toute nation,
Où les soupirs des coeurs en adoration
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier
--Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
J'entrevois pourtant un objet singulier;

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brisé de secrètes chaleurs,
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu d'jamais,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignants de cette pourriture;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,
Et ses bourreaux gorgés de hideuses délices
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,
Le museau relevé, tournoyait et rôdait;
Une plus grande bête au milieu s'agitait
Comme un exécuteur entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,
Silencieusement tu souffrais ces insultes
En expiation de tes infâmes cultes
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes!
Je sentis à l'aspect de tes membres flottants,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires
Des corbeaux lancinants et des panthères noires
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

--Le ciel était charmant, la mer était unie;
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas! et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
--Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!

RÉVOLTE

ABEL ET CAÏN

I

Race d'Abel, dors, bois et mange:
Dieu le sourit complaisamment,

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Sôraphin!

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien;

Race de Caïn, tes entrailles
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre
A ton foyer patriarcal;

Race de Caïn, dans ton antre
Tremble de froid, pauvre chacal!

Race d'Abel, aime et pullule:
Ton or fait aussi des petits;

Race de Caïn, cœur qui brûle,
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu crois et broutes
Comme les punaises des bois!

Race de Caïn, sur les routes
Traîne ta famille aux abois.

II

Ah! race d'Abel, ta charogne
Engraissera le sol fumant!

Race de Caïn, ta besogne
N'est pas faite suffisamment;

Race d'Abel, voici ta honte:
Le fer est vaincu par l'Øpieu!

Race de Caïn, au ciel monte
Et sur la terre jette Dieu!

LES LITANIES DE SATAN

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privØ de louanges,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
GuØrisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui, mØme aux lØpreux, aux parias maudits,
Enseignes par l'amour le goŁt du Paradis,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

O toi, qui de la Mort, ta vieille et forte amante,
Engendras l'EspØrance,--une folle charmante!

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un Øchafaud,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui sais en quel coin des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres prØcieuses,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi dont l'oeil clair connaît les profonds arsenaux
OØ dort enseveli le peuple des mØtaux,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi dont la large main cache les prØcipices
Au somnambule errant au bord des Ødifices,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os
De l'ivrogne attardØ foulØ par les chevaux,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui, pour consoler l'homme frØle qui souffre,
Nous appris àmØler le salpØtre et le soufre.

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui poses ta marque, ôcomplice subtil,
Sur le front du CrØsus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Toi qui mets dans les yeux et dans le coeur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

Bâon des exilØs, lampe des inventeurs,
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

PŁre adoptif de ceux qu'en sa noire colŁre
Du Paradis terrestre a chassØs Dieu le PŁre,
O Satan, prends pitiØ de ma longue misŁre!

PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu règnes, et dans les profondeurs
De l'Enfer où, vaincu, tu rôles en silence!
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront!

LA MORT

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux coeurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait vivre;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le coeur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques

Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

LE REVE D'UN CURIEUX

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,
Et de toi fais-tu dire: « Oh! l'homme singulier! »
--J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,
Desir mêlé d'horreur, un mal particulier;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.
Plus allait se vidant le fatal sablier,
Plus ma torture était âpre et délicate;
Tout mon coeur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...
Enfin la vérité froide se révélait:

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait.--Eh quoi! n'est-ce donc que cela?
La toile était levée et j'attendais encore.

LE VOYAGE

A MAXIME DU CAMP

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le coeur gros de rancune et de desirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Bergant notre infini sur le fini des mers:

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,

Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons!

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

II

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou!

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;
Une voix retentit sur le pont: « Ouvre l'oeil! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie:
« Amour... gloire... bonheur! » Enfer! c'est un œcueil!

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récit aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques!
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;
Son oeil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Etonnants voyageurs! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!
Montrez-nous les Øcrins de vos riches mØmoires,
Les bijoux merveilleux, faits d'astres et d'Øthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
Faites, pour Øgayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu?

IV

« Nous avons vu des astres
Et des flots; nous avons vu des sables aussi;
Et, malgrØ bien des chocs et d'imprØvus dØsastres,
Nous nous sommes souvent ennuyØs, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des citØs dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos coeurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet allØchant.

Les plus riches citØs, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystØrieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages,
Et toujours le dØsir nous rendait soucieux!

--La jouissance ajoute au dØsir de la force.
DØsir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton Øcorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus prŁs!

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprŁs?--Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
FrŁres qui trouvez beau tout ce qui vient de loin!

Nous avons saluØ des idoles à trompe;
Des trØnes constellØs de bijoux lumineux;
Des palais ouvragØs dont la fØerique pompe
Serait pour vos banquiers un rØve ruineux;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

V

Et puis, et puis encore?

VI

« O cerveaux enfantins!

Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel poché:

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans goût:
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;
La fœte qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir éternel le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

L'Humanité bavarde, ivre de son gloire,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie:
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis! »

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense!
--Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image;
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps! Il est, hélas! des coureurs sans repos,

Comme le Juif errant et comme les apâres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce røtiaire infâme; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre Øchine,
Nous pourrons espører et crier: En avant!
De mŒeme qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixØs an large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des TØnŁbres
Avec le coeur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funŁbres,
Qui chantent: « Par ici! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumØ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre coeur a faim;
Venez vous enivrer de la couleur Øtrange
De cette aprŁs-midi qui n'a jamais de fin? »

A l'accent familier nous devinons le spectre;
Nos Pylades làbas tendent leurs bras vers nous.
« Pour rafraîchir ton coeur nage vers ton Electre! »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ôMort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous røconforte!
Nous voulons, tant ce feu nous brŁle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du _nouveau!_

PI"CES CONDAMNÉES

LES BIJOUX

La trŁs chŁre Øtait nue, et, connaissant mon coeur,
Elle n'avait gardØ que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne

S'avançaient plus câins que les anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe!

--Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre!

LE LETHE

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde;

Dans tes jupons remplis de ton parfum
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir! dormir plutôt que vivre!
Dans un sommeil, douteux comme la mort,

J'otalerai mes baisers sans remord
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche;
L'oubli puissant habite sur ta bouche,
Et le Lethé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délire,
J'obéirai comme un prédestiné;
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerais, pour noyer ma rancœur,
Le nœpenthés et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

A CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parles mes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime!

Quelquefois dans un beau jardin,
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti comme une ironie
Le soleil déchirer mon sein;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc ôtonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur!
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma soeur!

LESBOS

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,
--Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
--Orangeux et secrets, fourmillants et profonds;
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades!

Lesbos où les Phryniens l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne resta sans écho,
A l'égale de Paphos les étoiles t'admirent,
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho!
--Lesbos où les Phryniens l'une l'autre s'attirent.

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'oeil austère;
Tu tires ton pardon de l'exclus des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'oeil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr

Inflig  sans relâche aux coeurs ambitieux
Qu'attiré loin de nous le radieux sourire
Entrevue vaguement au bord des autres cieus;
Tu tires ton pardon de l' ternel martyre!

Qui des Dieux osera, Lesbos,  tre ton juge,
Et condamner ton front p i dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
De larmes qu' la mer ont vers  tes ruisseaux?
Qui des Dieux osera, Lesbos,  tre ton juge?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?
Vierges au coeur sublime, honneur de l'archipel,
Votre religion comme une autre est auguste,
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel!
--Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir myst re
Des rires effrénés m el s au sombre pleur;,
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle, à l'oeil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur,
--Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne
Le cadavre adoré de Sapho qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne!

De la m e Sapho, l'amante et le po te,
Plus belle que Vénus par ses mornes p eurs!
--L'oeil d'azur est vaincu par l'oeil noir que tachette
Le cercle t n breux tracé par les douleurs
De la m e Sapho, l'amante et le po te!

--Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde!

--De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la p ure supr me
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impit 
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente
Que poussent vers les deux ses rivages déserts.
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente!

FEMMES DAMNEES

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un oeil troublé par la tempête
De sa naïveté le ciel d'éloigné,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus d'après le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'oeil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir:

--« Hippolyte, cher coeur, que dis-tu de ces choses?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage

De chevaux et de boeufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma soeur! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon coeur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles!
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête:
--« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange?
Expliques, si tu peux, mon trouble et mon effroi:
Je frissonne de peur quand tu me dis: mon ange!
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma soeur d'élection,
Quand même tu serais une ombre dressée,
Et le commencement de ma perte! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépanant sur le trépan de fer,
L'oeil fatal, répondit d'une voix despotique:
--« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile,
Qui voulut le premier dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honneur!

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour!

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;
Cours offrir un coeur vierge à ses cruels baisers;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés;

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain: « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant; cet abîme est mon coeur,

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;
Rien ne ressassera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la choie de l'Euménide,
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos!
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent péle-mêle avec un bruit d'orage;
Ombres folles, courez au but de vos désirs;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;
Par les fentes des murs des miasmes fétides
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

LES METAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc:
--« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,

Lorsque j'ôtouffe un homme en mes bras veloutøs,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâne d'Ømoi
Les Anges impuissants se damneraient pour moi! »

Quand elle eut de mes os sucØ toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!
Je fermai les deux yeux dans ma froide Øpouvante,
Et, quand je les rouvris à la clartØ vivante,
A mes câØs, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusØment des dØbris de squelette,
Qui d'eux-mØemes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

End of the Project Gutenberg EBook of Les Fleurs du Mal, by Charles Baudelaire

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES FLEURS DU MAL ***

This file should be named 8flrm10.txt or 8flrm10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 8flrm11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 8flrm10a.txt

Produced by Tonya Allen, Julie Barkley, Juliet Sutherland,
Charles Franks and the Online Distributed Proofreading Team.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you

may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are

payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"
the 60 days following each date you prepare (or were
legally required to prepare) your annual (or equivalent
periodic) tax return. Please contact us beforehand to
let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of
public domain and licensed works that can be freely distributed
in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time,
public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or
software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only
when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by
Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be
used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be
they hardware or software or any other related product without
express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

S*Ver.02/11/02*END*

or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE
POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of
receiving it, you can receive a refund of the money (if any)
you paid for it by sending an explanatory note within that
time to the person you received it from. If you received it
on a physical medium, you must return it with your note, and
such person may choose to alternatively give you a replacement
copy. If you received it electronically, such person may
choose to alternatively give you a second opportunity to
receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER
WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS
TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT
LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A
PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or
the exclusion or limitation of consequential damages, so the
above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you
may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation,
and its trustees and agents, and any volunteers associated

with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as
***EITHER*:**

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does ***not*** contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may

be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF